Guo Li,
Commerce, Culture, and Community in a Red Sea Port in the I3th c. The Arabic Documents of Quseir

Leiden-Boston, Brill, 2004. xvii + 333 p.

L'ouvrage se compose d'une préface de xvii pages, d'un texte de 314 pages, que complètent une bibliographie sélective de 4 pages (p. 3I5-318) et trois index (p. 314-334) : un double index des fragments de manuscrits trouvés dans la *Sheikh's house* et répertoriés d'une part selon leur numéro d'enregistrement, à savoir RN suivi d'un chiffre de 964 à 1093 et d'une lettre a, b..., et d'autre part selon une numérotation propre à l'auteur de 1 à 84, un index des documents enregistrés selon leur code RN plus vaste que la fourchette comprise entre 964 et 1093 (les fragments compris dans cette fourchette sont ceux trouvés dans la *Sheikh's house* et conservés au *Museum of Islamic Art*, Le Caire) avec renvoi aux pages de l'ouvrage, enfin un index général.

L'A. inclut trois tableaux aux pages 67-68 et 69 des lettres concernant respectivement les marchandises mentionnées dans les documents, le prix des grains et enfin les taux de change à Qūṣ et Qinā (du dinar au dirham et du dinar au dirham *yūsufi* pour *tawfīqī ?*).

L'A. fait figurer différentes planches : des *block printed amulets* (des amulettes aux lettres obtenues par impression d'un support (bois ?) taillé en relief) et des cadrans solaires astrologiques (p. 79) ; orthographe particulière et différents styles d'écriture manuscrite (p.108) ; des photographies d'un « signe mystérieux » (en fait un logogramme, le *lam* arabe prolongé d'un *tā' marbūṭa*, mis pour la *basmallah*, p. 113) ; des photographies de manuscrits liés à l'aide d'une corde, de comptes en copte et en arabe, ainsi que de chiffres magiques (p.115).

Cet ouvrage repose sur une première exploitation de 84 documents sur papier chiffon ou *qirṭas*, choisis parmi plusieurs centaines de fragments épars de lettres commerciales (*kitāb)*, de *shipping notes* (*ruq'a*) annonçant à un correspondant l'envoi d'une certaine quantité de marchandises ainsi que l'identité de l'expéditeur sans plus ample précision, et d'autres, trouvés lors des fouilles effectuées en 1982 à Quseir, le port de Qūṣ. Situé sur le rivage égyptien de la mer Rouge à environ 200 kilomètres de Qūṣ, par 26° de latitude Nord, il a été fouillé par l'équipe américaine de Donald S. Whitcomb et Janet H. Johnson. Si le compte-rendu de cette campagne n'est pas encore publié au moment de la mise sous presse de l'ouvrage recensé, les résultats des deux campagnes précédentes de 1978 et 1980 (1) ont été publiés et certaines données de la campagne de 1982 ont déjà fait l'objet de travaux (2). Li Guo a également donné, sous forme d'articles (3), un certain nombre de conclusions, qu'il a remaniées pour cet ouvrage.

Récemment les fouilles ont été reprises à Quseir par une équipe britannique formée autour de David Peacock (University of Southampton) et Anne Regourd (University of Leeds (4)).

Les centaines de fragments de papier exhumés lors des campagnes de 1978 et 1980 attendent leur décryptage, tandis que la campagne de 2001-2003 a mis au jour nombre de fragments de papier, mais provenant d'autres aires archéologiques que la *Sheikh's house.*

Quseir fut d'abord un port romain (I^er^ et II^e^ siècles de notre ère), avant de connaître une occupation islamique datant de la fin du XII^e^-début du XIII^e^ siècles au XV^e^ siècle. Le port de Quseir se trouve à 8 kilomètres au nord de la moderne Quseir, à l'extrémité du Wadi Hammamat. Les fragments ont été retrouvés sur « le tertre islamique », dans un complexe résidentiel au centre de la ville, plus précisément dans une « maison » comprenant un certain nombre d'entrepôts et appartements et, au moins, un étage, puisque deux escaliers y menaient : le nom *Sheikh* a été attribué à cette maison, parce que les fragments exhumés sont parfois adressés à un certain *šaiḫ, šaiḫ ağall*... On peut supposer qu'il était propriétaire de la maison.

(1) D.S. Whitcomb and Janet H. Johnson, *Quseir al-Qadim 1978*, American Research Center in Egypt Reports, Le Caire, 1979 ; *id.*, *Quseir al-Qadim 1980*, American Research Center in Egypt Reports, Undena Publications, Malibu 1982, vol. VII.

(2) Jennifer Thayer, *Land Politics and Power Networks in Mamluk Egypt*, Ph.D. dissertation, New York University, I993 ; *id.* « In Testimony to a Market Economy in Mamluk Egypt : The Qusayr Documents », *al-Masāq* 8, 1995, p. 44-55.

(3) Li Guo, « Arabic Documents from the Red Sea Port of Quseir in the 7th/13th c., Part I : Business Letters » and « Arabic Documents from the Red Sea Port in Quseir in the 7th/13th c., Part 2 : shipping notes and account records », *JNES*, 58/3, 1999, p. 161-190 et *JNES*, 60/2, 2001, p. 81-116.

(4) Anne Regourd (Postdoctoral Research Fellow in Arabic, AHRB-RQAD Project Department Old Arabic and Middle Eastern Studies, University of Leeds), après avoir travaillé à et sur Zabîd, participe avec D. Peacock aux fouilles de Quseir. D. Peacock et elle-même ont donné le lundi 4 avril 2005, au Louvre, dans le cadre de l'« Actualité de la recherche archéologique », une conférence intitulée « Fouilles à Quseir al-Qadim (Égypte, mer Rouge) : le port de Quseir et le commerce vers l'est aux époques ayyoubide et mamlouke ». D. Peacock a exposé les résultats de ses fouilles et A. Regourd a présenté un certain nombre de lettres ou fragments de lettres trouvés à Quseir. Ces lettres attestent l'existence de bateaux pourtant utilisés par l'entreprise Abū Mufarriğ et portant différents noms, de relations commerciales avec 'Aydāb et l'Arabie, du transport d'étoffes d'Assouan à Aden et indiquent que l'activité commerciale y aurait duré du XIII^e^ au XV^e^ siècle, l'entreprise susmentionnée n'opérant qu'à la fin du XII^e^ et au début du XIII^e^ siècle en fait. Elle compte éditer une sélection de lettres ou fragments de lettres découverts entre 1999 et 2003. À ce sujet, voir A. Regourd, « Trade on the Red Sea during the Ayyubid and Mamluk periods. The Quṣeir paper manuscript collection 1999-2003, first data », *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 34, 2004, p. 277-292.

BCAI 21 (2005) Guo Li : Commerce, Culture, and Community in a Red Sea Port in the I3th c. The Arabic Documents of Quseir, recensé par Guy Ducatez
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

L'ouvrage, avant de présenter un choix de 84 de ces fragments édités, annotés et traduits dans un cinquième chapitre intitulé *Edition*, introduit ces lettres surtout commerciales par trois chapitres portant les titres suivants : *The Sheikh's House* (chapitre premier), *The Red Sea Commerce at Quseir* (chapitre deuxième), *Life, death, and god : aspects of popular belief and culture* (chapitre troisième), poursuivis par des remarques à des fins de conclusion intitulées *The Red Sea trade on the eve of the « world system »*, tandis qu'un quatrième chapitre portant sur les données paléographiques, linguistiques, stylistiques et grammaticales des textes retenus est intitulé *The documents.*

L'ouvrage repose sur l'analyse de 59 lettres commerciales et notes, 8 pièces comptables, 2 pièces d'ordre juridique, 5 correspondances officielles..., que l'A. a choisis en raison de leur contenu certes, mais surtout parce que ces documents en papier, écrits recto verso, présentent un *continuum*.

Le chapitre premier ou *The « Sheikh's house »* décrit et analyse les modes de fonctionnement, fondés sur la parenté au sens large d'une maisonnée sise à Quseir, les Abū Mufarriğ, sur deux générations surtout durant les quatre premières décennies du XIII[e] siècle (fin des Ayyoubides), maisonnée qui fait usage de ses multiples relations (entre parents directs, consanguins, affins et associés..., et aussi ses relations d'affaire : clients et autorités locales), pour promouvoir et étendre son capital commercial, social et symbolique (voir les titres élogieux accolés au qualificatif de *šayḫ* qui sont attribués à deux d'entre eux).

Cette maisonnée se compose du *šayḫ* Abū Mufarriğ, le patriarche, souvent désigné de titres honorifiques tels *al-mawlā al-wālid al-muwaffaq al-šayḫ al-aġall* ou « le maître, le père, l'heureux et le *šayḫ* très exalté » et de trois fils : Ibrāhīm, vaisemblablement le fils aîné, qualifié aussi de *šayḫ* et de titres encore plus élogieux que ceux de son père (*al-aḫḫ al-ʿazīz al-muwaffaq al-saʿīd al-muḥtaram al-amin* ou « le cher frère, l'heureux *šayḫ* prospère, respectable et digne de confiance »), est *rayyis* ou chef-marchand et exerce à temps partiel la fonction de *ḫaṭīb* ou prédicateur à la mosquée, preuve de l'importance de son capital social et symbolique au sein de la communauté des marchands et de la petite cité de Quseir. Ses frères, Muḥammad et Ḥusayn, bien qu'engagés dans des opérations commerciales, ne semblent pas posséder l'envergure des deux précédents, à cette réserve près que les documents demeurent incomplets et fragmentaires.

Il existe une troisième génération, sur laquelle les documents ne nous fournissent que des bribes d'informations : un Ṣubayḥ, fils de Ḥusayn, une nièce anonyme d'Ibrāhīm..., mais leur insertion dans le monde des marchands n'est pas documentée. Il existe encore un oncle d'Ibrāhīm, un certain Abū ʾAlī Ḥusayn qui, père d'enfants anonymes et, vraisemblablement, frère d'Abū Mufarriğ, réalise des transactions commerciales pour la maisonnée en question.

Les négociants de cette maisonnée (*household*) représentent, selon le modèle élaboré par S.D. Goitein à partir des lettres de la Geniza du Caire, des marchands résidents ou *stationary merchants* engagés dans le commerce à longue distance : ils confient les chargements de marchandises à d'autres qui les acheminent et les envoient à leurs clients. Bref, ils jouent le rôle de courtier, sens même de l'arabe *ṣūna*, terme par lequel les documents désignent la raison sociale de l'entreprise d'Abū Mufarriğ. En effet, les Abū Mufarriğ possèdent une foule de clients et de fournisseurs, plus d'une centaine – l'A. en cite certains –, mais le nombre est certainement plus important, car un pourcentage notable de documents, non publiés, ne portent pas les noms des destinataires et des fournisseurs.

L'A. regroupe sous la catégorie de clients toute une série de relations d'affaire avec l'entrepôt. Il compte d'abord les fournisseurs, c'est-à-dire ceux qui envoient des lettres commerciales (*kitāb*), des *shipping notes (ruqʿa*) et des marchandises à la *Sheikh's house*. Ils sont souvent nommés. Viennent ensuite les travailleurs, à savoir ceux qui escortent ou accompagnent (*ṣuḥba*) les cargaisons : ce sont souvent des employés des fournisseurs. Les acheteurs, autre groupe assez insaisissable toutefois, sont les destinataires des marchandises qui transitent par l'entrepôt. Le quatrième ensemble, qualifié de « groupes d'intérêt officiels », comprend une série de personnes liées à des pétitions officielles ou semi-officielles. L'A., par l'analyse de leur *ʿunwān* ou titres honorifiques (*al-maǧlis* en particulier) et de leur *tarǧama* ou qualificatifs qui classent l'expéditeur dans la hiérarchie administrative ayyoubide, et même mamlouke, retient qu'il s'agit là de fonctionnaires ayyoubides, même s'ils se situent à un niveau provincial, tel un *qāḍī al-ḥakīm* ou juge municipal de Qūṣ..., et autres détenteurs d'offices. Il fait aussi ressortir les liens qu'entretient la *Sheikh's house* avec les militaires : l'entrepôt les approvisionne en céréales et comestibles (voir une expédition possible depuis Quṣeir (?) contre les Francs en Palestine). L'A. en vient à se demander si Abū Mufarriğ n'aurait pas été en quelque sorte un agent semi-officiel, sinon officiel, du gouvernement ayyoubide, le recouvrement par cette firme de certaines taxes ne pouvant que confirmer ce rôle.

Enfin « une grande masse de clients » (*clients at large*), que l'A. place dans ce cinquième groupe faute de mieux, renvoie soit à des pèlerins en partance pour La Mecque (approvisionnés d'ailleurs par la *šūna*), soit à des pèlerins qui, au retour de La Mecque, font des affaires avec la firme Abū Mufarriğ.

Cette dernière fonctionne grâce à des employés ou secrétaires, tels Ḫalaf, *al-aḫḫ* (le frère) Aḥmad, ʾAlī b. ʿAddāl, Abū ʾAlī Nuʿmān b. ʿAṭīya, souvent qualifiés de *musallam*, c'est-à-dire ceux auxquels on délivre des marchandises. Cependant il en existe beaucoup d'autres, dont le nom apparaît plus rarement. En effet beaucoup d'envois, s'ils sont adressés à la *šūna* d'Abū Mafarriğ, ne le sont pas explicitement au nom d'un des membres de la famille, mais

BCAI 21 (2005) Guo Li : Commerce, Culture, and Community in a Red Sea Port in the 13th c. The Arabic Documents of Quseir, recensé par Guy Ducatez
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

à ceux de ses employés. Le *šayḫ* Naǧīb fait l'objet d'une attention particulière de l'A., car il s'occupe d'affaires que l'on ne confierait pas à un simple employé : un chargement de grains pour une caravane de pèlerinage est traité par lui, mais c'est Abū Mufarriǧ lui-même qui achetait des épées pour cette dernière (RN 1026 b). L'A. le définit alors plus comme un associé qu'un secrétaire, exclusivement associé à Abū Mufarriǧ (aucun document ne le montre en affaires avec le fils, Ibrāhīm) : il correspond au second type d'associé que S.D. Goitein définit comme un partenariat « fondé sur des impondérables tel le bénéfice tiré de la position sociale du partenaire... [ce partenariat] fournit une forme d'emploi plus digne et des moyens d'investissement en capital plus populaires ».

Une telle pratique (recours à de nombreux employés) dénote, aux yeux de l'A., une spécialisation des tâches, du moins une division des tâches journalières entre une pluralité de personnes, afin de rendre responsables les employés et éviter toute confusion : l'A. est d'avis que ces secrétaires pourraient être tenus pour des espèces de travailleurs saisonniers loués sur une base temporaire. Toutefois, selon les documents de la Geniza du Caire – et S.D. Goitein insiste sur ce point – les tâches, tant dans l'artisanat que le commerce, ont toujours été extrêmement divisées et parcellisées : c'est là un trait spécifique du monde du travail dans le Proche-Orient médiéval. Pourquoi ? Ces limitations sont-elles dues à une absence de développement technologique ? Ou tout simplement à une morale sociale : assurer à un maximum de gens un minimum de travail, une gestion de la pauvreté en somme ?

L'A. insiste dans ce chapitre sur trois points.

1) Le rôle des femmes de la maisonnée : si telle mère s'inquiète de la santé de son (ses) fils en voyage pour affaires – la réciproque est également vraie –, l'une d'elles (la mère d'Ibrāhīm) s'entremet auprès du collecteur de la *ṣadaqa* et une autre se livre au commerce au long cours. Toutefois ce souci manifesté à l'égard des femmes semble être aussi un trait propre à la dynastie ayyoubide.

2) L'A. parle de « maisonnée divisée » : Ibrāhīm semble bien réaliser, du moins pendant un certain temps, toutes ses affaires seul, hors de la maisonnée (ses fournisseurs et clients sont différents de ceux de ses père et frères), une division donc que concrétisent les données archéologiques. Il habite une maison (entrepôts et habitation) qui, bien que située dans le complexe parental, demeure isolée. Mais l'A. pense qu'Ibrāhīm a pu reprendre les affaires paternelles, soit à la mort du père, soit une fois ce dernier définitivement retiré. Ici, le modèle d'une maisonnée où les relations de parenté, et, au-delà, les écheveaux tissés avec des consanguins, affins, alliés et relations d'affaire, renforcent, sinon créent, des réseaux commerciaux, est mis à mal.

3) En raison de l'importance des pétitions adressées à la maisonnée par des fonctionnaires locaux, l'A. émet l'hypothèse que les Abū Mufarriǧ devaient servir de relais et de centre d'approvisionnement en grains pour l'armée ayyoubide, chargée de protéger les routes commerciales de la mer Rouge, ainsi que les routes de pèlerinage.

Le deuxième chapitre, consacré au commerce en Haute Égypte et à son extension en mer Rouge et à l'Arabie et, accessoirement, à une ouverture sur le Yémen et l'or de Sofala (ce dernier point émis à titre d'hypothèse), est centré sur les divers aspects du commerce, mais il faut toujours avoir présent à l'esprit que l'image dégagée ne peut être que partielle, tant les données demeurent fragmentaires.

Les unités de volume ou de capacité : *irdabb*, *wayba* et *mudd* valent pour le blé (*qamḥ*), l'orge (*šā'ir*), tandis que la *qiṭ'a* (unité de volume ambiguë pouvant désigner aussi bien le récipient que le contenu) mesure la farine et le riz ; le *ḥiml*, ou charge de chameau, est employé pour la farine, le riz, le blé. Si le *ḥiml* est donné pour 500 *raṭl* selon les données de la Geniza du Caire, une table d'équivalence peut être tirée de trois lettres : le *ḥiml* s'élève à un peu plus de trois *irdabb* ou neuf *wayba*, ce qui est le double du ratio standard établi d'après les documents de la Geniza du Caire. D'autres mesures de volume sont citées : la *farda*, qui désigne une charge ou un grand paquet, pèse moins de six *wayba ;* le *bark*, utilisé pour les grains, est plus petit que la *qiṭ'a ;* enfin le *'idl* représente la moitié d'une *qiṭ'a*.

Parmi les mesures de poids, l'A. distingue le *raṭl* bien connu, différents récipients, tels que la *baṭṭa*/*buṭṭa* (une bouteille en cuir ?), la *barnīya* (une bouteille en argile pour transporter l'huile), la *quffa* (un panier), la *rizma* (un ballot de lin), la *ǧarra* ou jarre, le *šuwāl* (un grand sac), le *qurub/qirab* et le *ḥufūṣ* (destinés aux médicaments), le *ǧarīb* (mais lu *ǧārib*) pour les liquides, le *tillīs* (une mesure pour le grain) et le *wazm*, littéralement le poids.

Les grains et/ou céréales (y compris la farine) constituent le cœur des activités commerciales de la *šūna* Abū Mufarriǧ. Toutefois le volume des grains, objet de commerce, ne semble pas être important, à cette réserve près que nombre de documents sont en très mauvais état ou illisibles. La lettre RN 966 b signale la mobilisation de 43 *irdabb* de blé, soit grosso modo trois tonnes. La totalité des chiffres disponibles s'élève à 500 *irdabb*, 1200 *wayba* et 700 *raṭl* de blé, soit cinquante tonnes. Les trois tonnes ci-dessus correspondent aux provisions nécessaires pour quatre à cinq foyers durant une année. Autant dire que ces chiffres ne sont pas écrasants.

Quant aux prix indiqués dans quelques lettres, ils s'établissent à 280 dirhams pour 24,5 *wayba* ou approximativement 1,72 dinars par *irdabb*, mais les prix ont toujours fluctué selon les lois du marché. De toute façon, ces prix sont deux fois supérieurs aux prix standard tels qu'ils peuvent être obtenus d'après les documents de la Geniza au Caire et au XIII^e siècle : un dinar par *irdabb*.

D'autres articles de commerce sont commercialisés, dont des comestibles (fruits, plats cuisinés, légumes et produits laitiers) : ils occupent un poste dans le tonlieu

BCAI 21 (2005) Guo Li : Commerce, Culture, and Community in a Red Sea Port in the 13th c. The Arabic Documents of Quseir, recensé par Guy Ducatez
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

d'Aden [5] datant de 1228. Des objets de la vie courante (gobelets ou *kūz*, plumes pour écrire ou *qalam*, parfums et bijoux) sont mentionnés. Le lin et le coton d'une part, les textiles (tissus ou *qumāš*, *ṭarīz* ou étoffes portant des textes tissés ou brodés, de la belle soie ou *ḥarīr zāḫir*, mais aussi des vêtements tels des *kiswa* ou robes, des *ʿimāma* ou turbans, des longs manteaux ou *ḏayl*, des manteaux d'hiver ou *šamla..*), d'autre part, occupent une part considérable dans les lettres et notes, ce qui suggère un trafic important et un marché actif.

De façon étrange, mais peut-être pas tellement, les épices sont quasiment absentes, à part trois mentions de *fulful*, bien que safran et bois odoriférants apparaissent. Un commerce d'esclave (seule une lettre fait état d'une vente de *ǧarīya*) n'existe qu'à l'état de traces.

En outre, la firme Abū Mufarriǧ recouvrait certains impôts, vraisemblablement pour le gouvernement ayyoubide : la *zakāt* certes, mais aussi la *ġalla*, un impôt payé en nature, c'est-à-dire en grains (trois *mudd* pour un *irdabb* semble-t-il, mais le taux varie dans les lettres), car la *ġalla* désigne à la fois la récolte (souvent des céréales) et un impôt payé en grains, enfin la *ʿušra* ou dîme.

Bien que la *šūna* Abū Mufarriǧ soit avant tout un centre de réexpédition des marchandises, une sorte de pompe aspirante et refoulante travaillant en vue du profit, elle était soumise à un marché libre et à ses lois de la concurrence. Toutefois, l'économie était loin d'être monétaire. En effet des espèces monétaires sont signalées, plus des dirhams que des dinars, ce qui correspond assez bien à ce que l'on sait déjà de l'économie ayyoubide (le dirham a tendance à chasser le dinar), et il est même fait mention d'*al-ḏahab al-ṣafī* ou or pur. Néanmoins, les transactions reposent avant tout et surtout sur la *ḥawāla* et/ou *iḥāla*, qui revêt deux sens dans les lettres : un certificat de transfert et un certificat de virement, le tout gagé sur des biens de l'endetté (*rahn)*. Les lettres signalent aussi un curieux mode de paiement ou *al-murattabayn*, qui doit faire référence à des sortes de paiements différés ou à des paiements à tempérament, bien que l'explication fournie à ce sujet et puisée dans une lettre de la Geniza du Caire ne soit guère convaincante.

L'A. montre bien que la firme familiale était engagée à travers les routes de pèlerinage et de commerce dans les réseaux familiaux et commerciaux qui irriguent la mer Rouge et l'océan Indien, même si les preuves sont souvent indirectes : les *nisba* des clients et fournisseurs illustrent un spectre s'étendant de la Syrie à la Haute et Basse Égypte et peut-être à l'Afrique orientale (une curieuse *nisba* Antūkī, Awtūkī, pourrait renvoyer à un swahiliphone) ; certains produits comestibles pointent Aden, tandis que des céramiques trouvées en 1978 et 1980 dans l'aire de la *Sheikh's house* renvoient à la Chine...

Dans le troisième chapitre, l'A. a rassemblé les textes, y compris les *block printed amulets,* portant sur certains aspects des croyances et de la culture populaires, bref ce qui concerne la vie, la mort et Dieu, c'est-à-dire la vie après la mort. Ils se composent de textes « funéraires » (surtout des sermons et des prières), des textes destinés à obtenir des guérisons : des charmes écrits à la main et les célèbres *block-printed amulets*, ces derniers étant en bois et les premiers d'entre eux remontent à l'Égypte fatimide. Il existe aussi des « horloges » astrologiques axées sur les phases de la lune ou sur les noms et la position de certaines planètes, dont la fonction reste à préciser.

Dans ses remarques conclusives, l'A. s'interroge sur la place de la firme familiale dans l'économie de la région et dans celle du monde, et tente de dégager comment la *šūna* peut s'articuler dans ces économies en axant ses réflexions autour de trois thèmes fondamentaux : les associations familiales et les partenariats d'affaire (*šarika al-milk* et *commenda*), la sécurité et les communications le long des routes de commerce (et de pèlerinage), enfin les interactions culturelles entre les marchands et les communautés locales.

Les documents mis au jour à Quseir servent une communauté musulmane, tandis que les documents de la Geniza du Caire une communauté juive et les archives du Monastère du Mont Sinaï une communauté chrétienne.

En se fondant sur Janet Abu-Lughod, qui met en question le paradigme du vieux « système-monde », il en vient à opter pour l'idée que le premier « système-monde » commença à apparaître au XV^e^ siècle, avant l'émergence du capitalisme industriel et qu'exista un « système-monde eurasien » — une économie vaste, bien que non globale — entre l'Asie reliée par voie de terre et de mer avec l'Europe par le Proche-Orient, entre le milieu du XIII^e^ siècle et le milieu du XIV^e^ siècle. Mais une monographie sur le commerce de la mer Rouge à l'époque attend toujours son auteur : S.D. Goitein avait arrêté toute tentative par manque de sources pour les régions au-delà du Caire. Contrairement au Caire et à Qūṣ qui jouèrent un rôle majeur dans le commerce de la mer Rouge, Quseir, centre de la « maisonnée Abū Mufarriǧ » ou « la Grande Maison », ne fut qu'un lieu mineur de l'administration et des échanges, un point par lequel les revenus du commerce d'outre-mer et les caravanes de pèlerins passaient pour gagner Le Caire, le Yémen, l'Hedjaz, et l'Asie. Ce port fut d'ailleurs bien vite remplacé par ʿAyḏāb (vers 1230-1240). Cette localisation de Quseir à une frontière a imprimé une économie particulière, ce que traduisent les lettres de la *Sheikh's house*.

L'A. remarque que les entreprises familiales ne le restèrent pas et élargirent leurs liens à d'autres relations par le biais de contrats d'association (la *šarika al-milk* ou contrat d'association entre partenaires égaux et *commenda* aux investissements conjoints par l'intermédiaire d'un

(5) Voir Ibn al-Muǧāwir, *Ta'rīḫ al-mustabṣir*, éd. O. Löfgren, *Descriptio Arabiae Meridionalis*, Leiden, Brill, 1954, I, 142 et G. Ducatez, « Aden et l'océan Indien au XIII^e^ siècle : navigation et commerce à Aden d'après Ibn al-Muǧāwir », *Annales Islamologiques*, 37, 2003, p. 153.

BCAI 21 (2005) Guo Li : Commerce, Culture, and Community in a Red Sea Port in the 13th c. The Arabic Documents of Quseir, recensé par Guy Ducatez
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

agent-gestionnaire). L'entreprise Abū Mufarriğ évolua selon le même modèle : la division entre le père et le fils aîné s'installa et des formes de contrat uniquement sous la forme de la *commenda* durent voir le jour, bien que les lettres et notes ne fournissent que des témoignages indirects de leur existence. L'A. les observe dans les titres portés par le père et le fils (*ṣāḥib al-šūna* notamment), ainsi que dans l'absence claire d'associations entre égaux, dans le recours au crédit, les services à multiples tâches, l'imposition de gage (*rahn*) pris sur les biens des endettés à titre de sécurité..., tous ces éléments renvoyant à des accords de *commenda*.

L'A. se pose la question de savoir, puisqu'il a été souvent affirmé que les marchands arabes n'étaient que des colporteurs, des transporteurs se déplaçant au gré de bases familiales ou de partenariat limitées, s'il en fut de même des Abū Mufarriğ. L'A. conclut qu'ils furent plus que des transporteurs, même s'il ne peut affirmer qu'ils firent partie d'une entreprise au sens complet du terme comme les *Kārimī :* Ibrāhim porte le titre de *rayyis*, alors propre à ces derniers.

Quant au second thème mentionné (sécurité et communication le long des axes de commerce), l'A. en vient à penser que la *šūna* devait être un *dār al-wakāla*, car trop d'indices pointent vers un tel rôle : les multiples fonctions exercées par le patriarche et son fils (marchands, agents et gestionnaires de *commenda*, fermiers de taxes, *ʿarīf* et *rayyis*, inspecteur de marché), sans compter les multiples services rendus par la firme (adresse postale, arrangements pour les funérailles...) ; enfin l'existence d'une clef en bois pourrait suggérer la présence de logements réservés à des marchands et à leurs employés...

Il existe bien des interactions culturelles entre les marchands et les communautés : les croyances populaires, les rituels communaux et les pratiques magiques attestés par les documents montrent qu'il s'agissait là, outre de demandes de guérison, de pratiques associées à des activités commerciales : demandes de protection pour les affaires et le voyage, prières récitées pour les marchands ou les pèlerins morts...

L'A. a réalisé un ouvrage de poids, en particulier en classant ses sources et en reconstituant le texte, car nombreuses sont les lettres qui possèdent des signes ou des phrases entières effacés. En outre, il a su doter ces lettres d'index grammaticaux et syntaxiques, qui montrent que l'arabe de ces documents appartient à ce qu'il est convenu de dénommer le *middle Arabic*. Enfin il a su tirer de ces lettres fragmentaires, parsemées de trous de vers et rongées par l'humidité une image somme toute cohérente d'une maisonnée vivant de courtage et d'une multiplicité d'autres fonctions dans un petit port des « frontières » et logique, car il l'inscrit dans un système économique local qui augure déjà du « système-monde eurasien ».

Guy Ducatez
CNRS - Paris

BCAI 21 (2005) Guo Li : Commerce, Culture, and Community in a Red Sea Port in the 13th c. The Arabic Documents of Quseir, recensé par Guy Ducatez
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net